

L'usage des métaphores

(Hervé Cabre – CUEEP – USTL)

L'emploi des métaphores, des images destinées à *figurer* de manière plus suggestive ce qu'on a à dire, est permanent dans tous les registres de toutes les langues, elles-mêmes plus ou moins imagées.

Le langage scientifique ne fait pas exception à la règle. En effet, les métaphores aident à penser des choses difficiles ou abstraites qu'on a du mal à formuler autrement ; elles ont aussi une fonction pédagogique évidente car, en jouant sur des représentations imagées plus directement compréhensibles, elles conditionnent une approche cognitive plus immédiatement perspicace.

Toutefois, en sciences (comme dans tous les domaines requérant des conceptualisations soignées), l'usage des métaphores contraint à des précautions. Car une métaphore, une image, se distingue par définition (plus encore que tout autre signifiant) de l'objet qu'elle prétend représenter ; cette distance est nécessaire et irréductible. Or, comparaison n'est pas raison, et l'analogie, si suggestive soit-elle, ne saurait dispenser d'un travail sérieux sur la conceptualisation à produire (ou à restituer dans le cas de la lecture).

C'est pourquoi, en sciences, concrètement, employer une métaphore doit toujours s'accompagner d'un examen critique de cette métaphore pour mesurer en quoi celle-ci est, en fait, plus ou moins adaptée à rendre les nuances du modèle conceptuel à représenter. C'est à cette condition expresse qu'on ne perdra pas de vue ce modèle abstrait et essentiel, en se laissant emporter à tort par telle facette de l'image employée pour désigner ce modèle. L'examen critique de la métaphore employée, lorsque celle-ci s'écarte du modèle à présenter, fournira alors une excellente occasion de préciser et de nuancer comme il convient la définition exacte de ce modèle.

Prenons-en quelques exemples.

- 1 -

Une métaphore du langage technique de la grammaire élémentaire :
la distinction grammaticale entre compléments *essentiels* et *circonstanciels*.

Ce vocabulaire technique véhicule en fait une image, celle d'un fruit à noyau par exemple, avec son noyau central et la pulpe qui l'entoure (*circum-stare* = se trouver autour).

Faire, c'est forcément faire quelque chose. Si l'on supprime cet objet, l'action perd tout sens. Ce complément d'objet est donc bien *essentiel* : il se situe dans le *noyau* même. Or, si l'on s'attaque à ce noyau, on détruit bien le fruit tout entier. Cognitivement, ce « faire » est incompréhensible sans un objet, ne fût-il qu'implicite. C'est bien le sens de la métaphore.

Quant aux conditions de cette action, le temps, le lieu, la manière, le but, la cause, les conséquences..., en un mot les *circonstances*, elles ne sont que périphériques par rapport à l'action elle-même ; on peut bien sûr en expliciter certaines, on peut aussi s'en abstenir entièrement, l'action désignée reste parfaitement compréhensible. Semblablement, quand on s'attaque à la pulpe du fruit, on laisse le noyau intact.

La métaphore employée est donc tout à fait appropriée pour rendre compte du modèle grammatical abstrait qu'on eut représenter, un modèle cognitif aisément transférable à n'importe quelle langue, y compris hors des schémas indo-européens.

Ces métaphores, dans le cas qui nous occupe, ont été le plus souvent laminées par la dimension technique du langage employé, au point de ne plus être perçues comme des images. Or, pédagogiquement, revivifier ces métaphores éclairantes derrière le jargon technique s'avère le plus souvent très rentable.

- 2 -

La politique & la corrida

Penser la vie politique en rapport avec l'image de la corrida peut être également une métaphore éclairante.

Il s'agit tout d'abord d'un animal sauvage à la force brutale et puissante, dont on célèbre *a priori* le caractère impétueux et imprévisible. Les peuples jouent dans la vie politique le rôle dévolu au taureau dans l'arène.

Depuis la plus haute antiquité, on a insisté sur la versatilité irrationnelle des foules et des peuples, jamais réductible aux mouvements plus prévisibles et manipulables des individus isolés, plus accessibles aux calculs et aux tractations.

C'est même un argument de poids pour célébrer le charisme et la trempe des héros et des tyrans, capables de s'imposer à ces forces difficilement contrôlables.

La mythologie grecque, en faisant d'un centaure, mi-homme, mi-bête sauvage, le précepteur d'un héros célébré comme un fin politique, met l'accent sur la nécessaire ambivalence de celui qui veut devenir politiquement le Maître, en sachant être habile comme un homme et brutal comme une bête, pour s'imposer à la fois à ses concurrents et aux peuples qu'il veut régir. Machiavel a repris ce message.

L'image du taureau pour les peuples est donc traditionnelle, et reste de nos jours loin d'être usurpée, notamment après un XX^e siècle riche de violences et de barbaries.

Le deuxième terme en jeu, le *torero*, est une image probante des gouvernants, des vraies puissances (qu'elles s'affichent au premier plan ou restent dans l'ombre) qui confisquent les décisions à leur profit et entendent mener le jeu sans relâche.

Le *torero* joue avec le taureau et fait un spectacle de l'instrumentalisation du taureau.

On sait aussi que, sauf ratés statistiquement infimes, c'est lui qui tuera la bête, dont la force puissante aura été dûment affaiblie par des efforts inutiles, par des blessures préparatoires (les banderilles), et par le leurre de la cape.

Le *torero* représente aussi une force dérisoire face au taureau, de même que les peuples dominées constituent une immense majorité face aux oligarchies qui les gouvernent cependant.

Cette force infime mais intelligemment utilisée, et finalement victorieuse puisqu'elle conduira le taureau à la mort, les camps de concentration et d'extermination de la fin du XX^e siècle ont donné aux spécialistes des

rapports sociaux maintes occasions de les étudier dans les situations les plus extrêmes, que ce soit dans les camps britanniques en Afrique du Sud (là où cette formule, dit-on, a été inventée), dans les camps de travail et les bagnes de toutes les puissances coloniales dans leurs colonies, dans les camps nazis, dans ceux du *Goulag* soviétique ou ceux, en fonction encore, du *Laogai* chinois.

Comment, quand l'aristocratie des chefs de camps et les leurs ne représentent qu'une infime minorité, ne pas s'exposer à des renversements du pouvoir ? Comment parvenir à faire fonctionner les camps quand les détenus, en nombre écrasant face à leurs bourreaux, sont pressurés de ma manière la plus extrême ?

Ces techniques ont été longuement observées, testées, expérimentées. Elles servent de base aujourd'hui encore à toutes les pratiques institutionnelles de pouvoir, dans toutes les institutions autoritaires. Les règles de *management* s'en inspirent en permanence.

La cruauté tranquille du *torero* qui tuera « pour sauver sa peau » tout en se mettant sciemment en position de la risquer juste un peu, est une image fidèle des dirigeants cyniques et intraitables qui, « pour sauver leur entreprise », ne lésineront sur aucun moyen, à peine risqué pour eux, pour perpétuer leurs pouvoirs et leurs profits, en inventant même, ludiquement, de multiples variantes et raffinements de surpouvoir pour accroître leur plaisir de dominer.

Le troisième terme essentiel enfin, c'est la *muleta*, la cape qu'on agitera devant le taureau pour le tester et pour le contrôler, jusqu'à l'estocade finale. Là encore, il s'agit d'une image probante de toute *stratégie de diversion*. Tout l'art consiste faire en sorte que le taureau se laisse berner par le leurre qu'on lui présente, qu'il se fatigue et se laisse conditionner à charger sur cet objet symbolique et inoffensif pour lui, délaissant par là même de s'attaquer au véritable danger qui le menace : le *torero*.

A notre époque où l'information, nous dit-on à l'envi, est un maître mot des rapports sociaux, les stratégies de communication (politiques, commerciales...) consistent plus que jamais à égarer les adversaires vers des objectifs factices propres à faire diversion. Les boucs émissaires et les victimes de substitution des violences et des tensions accumulées sont, certes, connues depuis longtemps. Mais notre monde de communication et de propagandes revivifie ces stratégies de manière extraordinaire.

Les dirigeants financiers usent avec brio de ces manipulations pour détourner les forces potentiellement dangereuses des peuples vers des objectifs qui les mettent eux-mêmes à l'abri, quand il ne s'agit pas de se procurer par surcroît de monumentales sources de profit et d'enrichissement.

On pourrait presque ajouter que, lorsque par malchance un *torero* se trouve en difficulté face à un taureau plus virulent que prévu, l'intervention d'aides nombreux est immédiate pour détourner le taureau de sa « victime », pour mettre au plus vite le *torero* à l'abri, et pour achever la bête décidément intraitable (soit dans l'arène, soit au-dehors, car il n'est pas question de toréer une deuxième fois une bête qui a compris le jeu). De même, politiquement, on

sait que tout pouvoir qui se sent menacé devient féroce¹, et retiendra encore moins ses coups à l'encontre de ses opposants.

L'analogie, on le voit, peut donc être poussée assez loin entre le modèle politique désigné et la métaphore rapide qu'on peut employer pour cela. L'examen de la métaphore permet de contrôler la validité de son emploi ; il conduit aussi à expliciter des aspects de la situation politique auxquels on n'aurait peut-être pas pensé d'emblée, mais dont l'histoire permet malgré tout de vérifier la pertinence. Ces conditions étant réunies, c'est donc bien une métaphore opératoire.

- 3 -

Réflexion & miroir,
objet de physique et démarche intellectuelle.

Dire « réfléchir » à propos de « penser » est tellement passé dans les clichés de notre langage qu'il est presque artificiel de rappeler que c'est là, malgré tout, une métaphore, empruntée à la physique. Pourtant, expliciter cette métaphore n'est pas inutile pour se remettre en tête quelques termes essentiels de la réflexion, qu'on pourrait avoir tendance à oublier un peu vite parfois. (Eventuellement, on pourrait le faire en comparant cette métaphore de la réflexion à celle de « penser », c'est-à-dire, étymologiquement, de peser, d'évaluer, de mesurer... ; d'autres connotations, donc, que pour la « réflexion »).

Réfléchir implique tout d'abord un *sujet* qui se regarde, ou observe d'autres objets. L'acte de réfléchir est donc inséparable d'un point de vue particulier, qu'on n'aura de toute façon pas le droit d'ignorer, quand bien même, pour tenter d'être *objectif*, on déciderait d'en faire abstraction. Toute réflexion est par principe subjective ; et si elle veut tendre à l'objectivité, cela suppose un véritable travail, des changements mesurés de point de vue et des confrontations méthodiques des résultats obtenus ; il ne suffit jamais de refuser naïvement de dire « je » pour accéder *ipso facto* à l'objectivité.

Réfléchir implique ensuite une surface réfléchissante, un miroir, c'est-à-dire un instrument, une *médiation* entre le sujet qui observe et l'objet examiné. Là encore, on n'a pas le droit de supposer naïvement une transparence absolue du milieu traversé par le regard, qui nous livrerait immédiatement, sans détours, sans distorsions, sans filtrages, la réalité même de l'objet observé. Cette illusion scientiste est aujourd'hui d'autant plus inacceptable que les mises en garde là-contre sont nombreuses.

Réfléchir, c'est encore se mettre devant les yeux une image qu'on sait artificielle : l'image réfléchie qu'on obtient d'un objet grâce à un miroir n'est pas l'image qu'on en a en le regardant directement ; toute une série de corrections, de conversions, de translations s'impose donc pour restituer l'objet dans sa réalité à partir de l'image observée.

Réfléchir c'est enfin (on s'arrêtera là) travailler sur des reflets, sur des images virtuelles situées dans des espaces certes visibles mais qui ne sont pas accessibles directement². On ne

¹ Le film « *La veuve de Saint-Pierre* » rappelait utilement cet adage traditionnel, dans un récit situé sous la Restauration, au début du XIX^e siècle en France, dans une France monarchiste et bientôt secouée par les révolutions de 1830 et de 1848.

² Un singe confronté à un miroir cherche de sa main à atteindre l'image que le miroir lui renvoie de lui-même, cherchant à explorer cet espace que le miroir lui donne à voir, et qu'il croie encore accessible. Evitons toutefois un triomphalisme trop rapide : les traditions magiques et fantastiques font clairement apparaître que la *croyance* inconsciente en la réalité d'un tel espace hors normes subsiste et continue d'alimenter les fantasmes, les cauchemars et les représentations fantastiques, même quand une éducation

pourra donc jamais faire l'impasse sur la manière dont un tel reflet se construit, pour s'interroger utilement non pas sur des apparences trompeuses, mais sur des réalités correctement restituées en tenant compte de toutes ces médiations, de toutes ces distorsions imposées par le détour des rayons lumineux à travers l'espace du miroir.

Ici encore, on voit qu'une image devenue anodine et qu'on emploie sans plus y penser nous rappelle utilement quelques règles de jugement pour nous mettre en garde contre des raccourcis indus suscités par la hâte et l'inattention.

On voit aussi, par là, combien le langage que nous employons quotidiennement pour nous exprimer mérite d'être un peu questionné, et que cette méthode est efficace pour expliciter des faces cachées et les zonés d'ombre des objets que nous cherchons à aborder et à définir.

rationaliste pense en être venue à bout. En fait, les angoisses et la culpabilité sont promptes à investir cet espace pour le peupler de figures inquiétantes et étranges, voire même franchement terrifiantes. Otto Rank l'a abondamment illustré dans deux études suggestives sur *Don Juan* et sur *Le double* (un thème fantastique de prédilection, quand le reflet du miroir acquiert son autonomie face à celui qu'il reflète, et contre lui).